

A LA RECHERCHE DU PUR ET DE L'IMPUR UNE THÉORIE POUR S'EN SORTIR

Chérifa BOUATTA*

Résumé

L'auteure présente une lecture des mouvements psychiques qui ont structuré un groupe de parole constitué par des femmes victimes de violences extrêmes. Ce faisant elle identifie trois types de mouvements : un mouvement (et moment ?) fusionnel où les membres du groupe instaurent une unité idéale incluant les psychologues, le personnel du centre et le centre lui-même et loin de toute conflictualité. Le groupe ainsi idéalisé va élaborer des théories qui désignent et projettent « l'ennemi » à l'extérieur, un mouvement dépressif où prédomine l'évocation des morts, des cadavres, des cimetières et la répétition des vécus traumatiques, un autre relatif à la fissure où les différences réapparaissent et introduisent la suspicion : et si l'ennemi était dans le groupe ?

Mots clés : Fusion, Théories sexuelles infantiles, catastrophe sociale, projection.

ملخص

تقترح الباحثة في هذا المقال قراءة للاتجاهات النفسية التي هيكلت مجموعة الكلام المتكونة من نساء ضحايا العنف الشديد. أثناء ذلك نتعرف على ثلاثة أنواع من الاتجاهات: اتجاه اندماجي، حيث كَوْن أعضاء المجموعة وحدة مثالية تضم النفسانيين، موظفي المركز والمركز في حد ذاته وبعيدا عن كل صراع. وهكذا فالمجموعة الممثلة ستبني نظريات تعين وتسقط " العدو " نحو الخارج.

اتجاه اكتسابي، حيث يطغى ذكر الموت، الجثث، المقابر وتكرار المعاشات الصدمية، وآخر مرتبط بالشقق حيث تظهر الاختلافات من جديد وتدخل الشك: ماذا لو كان العدو في المجموعة؟.

الكلمات الأساسية: اندماج، نظريات الجنسية الطفولية، كارثة اجتماعية، إسقاط

* SARP, Université d'Alger

Tout d'abord expliquons pourquoi deux articles se retrouvent sous un même intitulé : *Regards Croisés*. Regards croisés car nous sommes deux à rendre compte d'une expérience de mise en place d'un groupe de parole de femmes victimes de violences terroristes ; regards croisés et inachevés car cette expérience peut être décryptée selon plusieurs angles : sociologique, anthropologique, psychosociologique... A rester seulement au niveau psychologique, on pourrait se pencher sur les problématiques individuelles, leur expression, leur évolution à la lumière du travail mené dans le groupe... Ou se tourner vers le groupe et le considérer comme une entité psychologique à part entière et repérer, ce faisant, les émotions, les représentations, les fantasmes voire les théories qui s'y élaborent, qui en font la trame et qui le rendent vivant. C'est dans cette perspective que nous nous inscrivons.

Avant d'aller plus loin, ouvrons une parenthèse pour dire que notre travail de psychologue à Sidi Moussa nous a amené – pour des raisons que nous ne discuterons pas ici – à élargir notre outillage technique (C. Bouatta, 2003). Aujourd'hui, nous recourons aussi bien à la thérapie individuelle, qu'à la thérapie de groupe, au psychodrame... La mise en place d'un groupe de parole participe ainsi, de cette variété de techniques thérapeutiques que le psychologue utilise suivant les situations qui se présentent à lui et suivant sa formation et ses orientations théoriques.

Ainsi, la décision de mettre en groupe des femmes victimes de violences terroristes tient au fait que les premières femmes que nous avons reçues se plaignaient beaucoup de ne pas être comprises, d'avoir été abandonnées par la famille, les autorités... En outre les récits de violences qu'elles rapportaient révélaient que ce qui a été attaqué c'est le tissu social à savoir cette chaîne dans laquelle s'inscrit la filiation et s'origine les mythes qui assurent la continuité du groupe et de l'individu.

Dans la mesure où le groupe peut être un espace médiateur qui, tout en mobilisant une forte anxiété (que va-t-il se passer dans le groupe ? Pourrais-je me contenir face aux autres ? Que deviendra ma parole dans le groupe ? ...) permet aussi de l'atténuer en montrant que les mêmes difficultés existent chez les autres. Mais ce n'est pas tout. Le travail en groupe (et du groupe) incite à la constitution d'un espace psychique

commun favorisant le passage de l'angoisse à la représentation et par le biais de la verbalisation à la mentalisation. En outre cette mise en groupe vise aussi, par le travail qu'elle suppose, à une mise en lien.

Cependant, il faut que le clinicien fasse preuve de modestie et évite de nourrir l'illusion de la toute puissance qui le conduirait à croire que la mise en groupe va « guérir » des personnes ayant vécu ce que R Kaës (1989) nomme une **catastrophe sociale**, c'est-à-dire des événements ayant non seulement touchés des individus dans leur intégrité physique et narcissique mais ayant concerné toute une collectivité dans ses croyances, ses valeurs fondamentales et fondatrices : le désir et l'interdit qui régissent toute collectivité humaine et qui assurent une continuité historique à l'individu et au groupe.

De quelques mouvements dans le groupe

Le groupe s'est constitué avec six femmes, toutes victimes de violences terroristes. Elles sont toutes originaires de Sidi Moussa et des agglomérations environnantes : D'himet, zouaoui, Benghazi. Leur âge varie entre 45 et 56 ans, l'une d'elles, la plus jeune est âgée de 35 ans.

Elles ont d'abord été vu individuellement et l'idée de faire partie d'un groupe leur a été soumise.

Les séances ont eu lieu une fois par semaine à raison d'une heure chaque fois. Il faut signaler que nous étions deux psychologues à vivre l'expérience avec le groupe de femmes. Ce groupe a démarré le 20 novembre 2000, c'est-à-dire quelques temps seulement après l'ouverture du centre (avril 2000) et s'est terminé le 30 juin 2003.

Je me propose de présenter dans ce qui suit quelques mouvements qui ont émergé dans le groupe et qui m'ont paru significatifs des phases qu'il a traversées.

— Le mouvement fusionnel

On rappelle dans la littérature spécialisée qu'avant de se constituer en groupe, les personnes qui en font partie passent par des phases de morcellement, de persécution voire par ce que W. Bion qualifie de phase schizo-paranoïde, le groupe n'intervenant en tant que tel qu'après un travail d'élaboration qui instaure un soi groupal (J.C. Rouchy, 1998). Or pour ce qui nous concerne, les membres du groupe se sont tout de suite reconnus

comme faisant partie d'une même famille, d'une même catégorie sociale : les victimes face aux autres, ceux qui ne sont pas « touchés »¹, qui ne sont pas « atteints » (en arabe et pour reprendre l'expression des femmes : « machi mekyoussine »).

Ce nous, s'instaure en niant toute conflictualité, en s'instituant en objet totalement bon par rapport à un mauvais objet : *el irhab* (le terrorisme). Mais aussi par rapport à « ceux qui ne comprennent pas, qui n'écoutent pas lorsqu'on parle de nos morts, qui veulent qu'on oublie. »

Ce mouvement de fusion se voudrait éternel et concerner tous les aspects de la vie. On réclame un territoire pour soi, c'est ainsi qu'on nous dira : « ce serait bien de mettre les victimes ensemble, dans une même cité, on ne verrait pas les autres et on ne se mélangerait pas ».

Pour sceller cette fusion, le groupe se donne des repères identificatoires, élabore une filiation commune « *el a'rk el hour* », ce qui en français donne pour *a'rk* : racine, souche, ethnie, race, nervure, veine, vaisseau et pour *hour* : indépendant, disponible, libre, pur, libéral, de choix. Ce qui montre, à la lumière de ces différentes significations, que *el a'rk* concerne la vie. On dit les racines d'une plante ce qui lui permet de vivre ; une souche, ce qui reste du tronc, avec les racines quand l'arbre a été coupé. Au sens figuré personne qui est à l'origine d'une famille de descendants, d'une lignée. On dit aussi de vieille souche pour dire de vieille famille. Par cette expression, le groupe se donne un roman des origines (à l'instar du roman des névrosés évoqué par Freud). La pureté de l'ici et maintenant du groupe plonge ses racines dans une lignée pure qui n'admet pas de mélange, qui n'est pas souillée. Les autres qui focalisent les haines et les désirs de mort sont les fils de « *harka* »². Ces derniers s'inscrivent ainsi, dans une lignée qui s'est mélangée, qui n'a pas respecté le entre-soi, le nous collectif en pactisant avec l'étranger et en assassinant ses frères. Ainsi, le pur et l'impur se transmettent-ils de génération en génération et continuent à traverser et à séparer les groupes sociaux.

Cette explication : *ce sont les fils de harka qui sont à l'origine des actes barbares qui ont été commis parce que leurs parents ont déjà trahi et assassiné leurs frères*, pose le problème des théories que peut formuler un groupe pour donner sens à des phénomènes terrifiants et incompréhensibles. Il procède pour ce faire à ce qu'il connaît : un passé pas très lointain où des algériens ont assassiné d'autres algériens.

1. Les guillemets indiquent qu'il s'agit d'expressions utilisées par les membres du groupe.

2. Harka, ceux qui se sont alliés au colonisateur.

Il s'agit là d'une thèse qui a déjà circulé dans la société et dont la fonction est de domestiquer la terreur (il vaut mieux trouver des responsables, cela rend les choses plus concevables et moins étranges et donc moins menaçantes).

Ou, en termes métapsychologiques, lier des affects à des représentations, ce qui là aussi dénote un travail psychique qui vise à maîtriser les angoisses générées par le terrorisme.

L'évocation de cette thèse permet d'ouvrir une parenthèse et de rapporter d'autres thèses qui ont circulé à propos de ceux qui ont commis les assassinats :

— La première que j'ai recueillie concerne les premières années du terrorisme. On racontait à ce moment — là dans les familles qu'une jeune fille ayant épousé un monsieur riche et pieux avait tout ce qu'elle voulait seulement son mari lui interdisait l'entrée du garage. Un jour, sa curiosité piquée au vif, elle se décide à l'épier en faisant un trou dans le mur du garage. Elle le surprend alors avec d'autres hommes en train de prier à la façon des juifs. La conclusion étant que les juifs sont parmi nous et ce sont eux qui perpétuent les massacres d'algériens. Cependant si ce sont des juifs cela veut dire que ce ne sont pas des algériens, ce ne sont pas des musulmans ; les responsables sont ainsi, par le biais de la projection rejetés à l'extérieur. Ce mécanisme permet de sauvegarder un « certain vivre ensemble », la croyance que l'entourage n'est pas menaçant. Mais comme toujours, pour que ce mécanisme (la projection) tienne le coup, il faut qu'il s'accompagne de déni : une autre réalité « ce sont les juifs » se met en place « une néo-réalité » dirait Freud à propos des psychotiques.

— La deuxième a émergé après les massacres de Bentalha et de Raïs. Celle-ci rapporte qu'on aurait vu des hommes sur des chevaux, ayant le crâne rasé, l'index de la main droite coupé (l'index étant le doigt de la *chahada* : acte de foi). Cette mutilation volontaire aurait fait suite à leur défaite et elle montre qu'ils se sont détournés de Dieu, en colère contre lui car, ajoute-t-on, malgré tout ce qu'ils ont fait en son nom il n'a pas répondu à leurs désirs¹.

Arrêtons-nous là pour essayer de comprendre ces thèses avancées à différents moments au cours de la décennie écoulée. Il est clair qu'elles peuvent donner lieu à des interprétations très riches du point de vue

1. Ces thèses ont été rapportées par les journaux en 1997. Il serait très intéressant de recueillir toutes les thèses qui ont circulé à ce sujet et d'en faire une analyse systématique.

anthropologique et psychanalytique. Nous nous contenterons ici de dire que l'individu et les groupes ont besoin de sens et que ces thèses quel qu'en soit leur contenu ont servi à mettre des mots sur un phénomène et des faits dont ils ne saisissaient pas le sens.

Nous disions à propos de la thèse développée dans le groupe qu'il s'agissait du roman des origines mais si on prend en compte le fait qu'elle fasse partie de ces élaborations collectives que nous venons d'évoquer, nous pourrions plutôt les rapprocher des théories sexuelles infantiles (typiques, tels les rêves typiques, car elles concernent tous les enfants) décrites par Freud dans *La vie sexuelle* (1969), ou l'enfant confronté à des questions existentielles : d'où viennent les enfants et donc d'où je viens – et, par conséquent que se passe-t-il entre le père et la mère quand ils ne sont pas avec moi ? – va, en fonction du stade de développement où il se trouve, élaborer dans la solitude – poussé par la pulsion épistémophilique (ou pulsion de savoir), et loin de la réalité (il n'est pas encore conscient de la différence des sexes), des théories pour répondre aux questions qui le taraudent. Ces théories, trouvent leur origine dans les composantes de la pulsion sexuelle qui sont déjà à l'œuvre dans l'organisme de l'enfant. En outre l'enfant les construit souvent en se détournant du discours des parents qui tend soit à proposer de fausses réponses, soit à réprimer tout questionnement sur la sexualité. Notre jeune penseur va ainsi considérer que « *l'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle* » ou plus tard « *l'enfant viendrait par le nombril qui s'ouvre ou bien le ventre serait fendu pour que l'enfant en soit extrait* » (S. Freud, 1908). Ces théories ne sont pas statiques, elles évoluent avec l'évolution de l'enfant, la prise de conscience de la différence des sexes et des générations, les connaissances qu'il va acquérir plus tard concernant les problèmes qui se sont imposés à lui au début de la vie.

Revenons au groupe. La fusion, le nous, le pur participent à l'idéalisation du groupe qui sera à certains moments supports de fantasmes d'omniscience et de toute puissance. Tout danger – intérieur et extérieur – est écarté tant qu'on est entre-soi et qu'on a désigné les ennemis. Projection et clivage font du groupe un pourvoyeur de gratifications narcissiques. Ses membres communient dans une ambiance idéale. Ceci instaure le dedans et le dehors, le groupe est une enveloppe chaude protectrice où l'on peut se réfugier, s'étayer, parler des « hirhabiyines » et être écouté, trouver des réponses... Cette représentation du groupe est, selon D. Anzieu (cité par J.C. Rouchy), illusion groupale, un moi idéal commun. Ce qui est important ici, c'est que la fusion est aussi re-création

d'un sentiment d'appartenance, de partage d'une histoire commune, l'histoire de la terreur et des horreurs vécues.

Ce mouvement de fusion inclut les co-animateurs, le personnel du centre, l'Association ; nous appartenons au même monde, nous sommes du côté des victimes : « lemitouna », disent-elles (= vous nous avez ramassé, vous nous avez regroupé, réuni). D'ailleurs, pensent-elles, le centre est à elles, il a été ouvert pour venir en aide aux victimes du terrorisme. Cette fusion se donne également à voir dans les moments de séparation : il est difficile aux femmes de respecter le temps imparti à la séance, elles continuent à parler même lorsque les psychologues signifient explicitement que c'est la fin de la séance et que l'on va se retrouver la semaine prochaine. Mais quitter l'espace du groupe n'entraîne pas la séparation : après chaque séance elles vont toutes se retrouver dans la salle d'attente pour prolonger le temps, pour continuer à partager les pensées, les émotions...

Cette fusion connaît deux versants ; un versant inclusif tel qu'il vient d'être décrit où nous toutes, participions de l'idéal commun ; un versant exclusif où certaines participantes sont exclues – plus précisément une jeune femme dont le mari a été enlevé par les terroristes – et qui, parce qu'elle était la plus jeune du groupe (elle avait 30 ans, alors que la moyenne d'âge est de 50 ans), mais plus grave encore elle disait : « ils (l'instance judiciaire) me laisse « suspendue » (*m'alka*, pour dire ni mariée ni veuve), ils ne veulent pas me donner une attestation affirmant que mon mari est mort ». Elle n'était pas de ce fait, accrochée, comme les autres, à son disparu. Elle pouvait faire partie « des gens qui ne comprennent pas ». Cette exclusion peut concerner également, et à certains moments, les psychologues elles-mêmes, après tout nous n'avons perdu personne, nous aussi nous ne sommes pas touchées (*mekyoussine*), nous venons d'Alger, nous n'avons pas – avec elles – des expériences, des faits, des lieux, des noms de ceux qui sont morts et de ceux qui les ont tués et de ceux qui souffrent, des douleurs à partager : certaines femmes tiennent un véritable répertoire des familles de la région dans lequel elles procèdent à une classification qui distinguent les familles pures des familles impures – et nous nous retrouvons à ces moments-là rejetées sur les bordures, un peu à la périphérie du groupe. Il faut dire que nous avons tenu la place que le groupe nous attribuait, celle, de spectatrices silencieuses, tout au plus observatrices ; la règle étant de respecter les mouvements du groupe et ne pas tenter des manœuvres d'intrusion qui auraient pu nous conférer

du pouvoir et de la toute puissance, bloquant ainsi les possibilités d'élaboration psychique des membres du groupe.

— Le mouvement dépressif

Ce mouvement a émergé à plusieurs reprises dans la vie du groupe. Il s'est souvent exprimé par le retour des morts.

C'est M^{me} R. qui parle du massacre de Raïs, de l'acharnement des terroristes sur le cadavre de son père, après qu'on l'avait assassiné. « ils l'ont assassiné, ensuite ils ont mis une couverture sur lui et la meida¹ de ma mère, on a mis du T.N.T. il n'était pas encore mort j'entendais ses gémissements et ils l'ont brûlé... j'ai glissé sur le sang c'était comme l'eau des pâtes... ma belle sœur a reçu un coup de hache, elle voulait un verre d'eau, elle me suppliait de lui donner une gorgée d'eau... Mon frère aussi a été brûlé ... on a retrouvé son coude... On a enterré des os... pour quoi on ne laisse pas *el djeza*² entière ».

M^{me} K. raconte la mort de ses trois fils. L'aîné qui a été d'abord enlevé, ensuite assassiné ; « les deux autres se sont habillés, ils ont pris les armes, ils sont devenus patriotes, ils ont défendu leur pays ».

M^{me} T. parle, elle de l'assassinat de son fils qu'elle a essayé de protéger en l'envoyant loin de la maison « mais, ajoute-t-elle, sans argent il a été obligé de revenir et on l'a tué, il était jeune, il était comme une fleur » ; de la mort de son mari lors de l'explosion d'une bombe, de l'enlèvement de son père, enlevé pendant le mois de ramadan. « Ils sont venus dira-t-elle, dans un taxi, ils l'ont appelé, personne n'a osé sortir, ma belle-sœur a regardé par un trou, ils étaient deux, ils l'ont poussé dans le taxi, depuis, nous ne l'avons plus revu, nous savons qu'il a été torturé ».

Une autre rapporte le calvaire de sa voisine dont le fils marié et ayant trois enfants, « sort tout le temps le couteau et menace tout le monde, c'est sa mère qui le soigne : elle l'emmène chez le *raqi*³, à Drid Hocine, à Chéraga, mais il est toujours dans le même état. Nos enfants ont vu trop de sang, ils sont tous choqués ».

M^{me} T. dira : « je voulais apporter les photos de mon fils mais j'ai eu peur de le déranger dans sa tombe ». Tout le monde pleure.

1. Table basse.

2. Djeza : cadavre.

3. Raqi : thérapie d'inspiration religieuse.

On exhume les morts, c'étaient de bons fils, de bons maris, on a perdu les meilleurs. On partage les pertes : « on a perdu nos hommes, c'est pour-quoi il faut protéger ceux qui nous restent, ceux que la mort n'a pas emporté » (« echyatete el mout » : littéralement les restes de la mort. Expression qu'on utilise pour parler des enfants vivants alors qu'on en a perdu plusieurs du fait de la maladie ou pour d'autres raisons). Les hommes leur apparaissent comme un bien précieux, ils sont fragiles. Elles s'en sont rendues compte pendant les années du terrorisme : « ils se cachent derrière les femmes, on dirait des poules ». Mais on ne leur en veut pas, on veut sauvegarder ceux qui restent.

Au cours des visites au cimetière « on compte les morts, on se rappelle de un tel et de un tel. Autour de nous c'est le désert, X (pour parler d'une localité) a dévoré tous ses enfants ». Elles non plus ne sont pas tout à fait vivantes. « Mortes-vivantes », diront-elles, car trop proches de leurs morts, toujours présents... pour maintenir cette proximité, elles s'interdisent le rire, les fêtes, les visites... parce qu'elles risquent d'oublier, d'abandonner, elles aussi, les morts.

Ces moments qui ont souvent ponctué les séances peuvent être considérés comme des moments où elles essayaient, malgré la réalité de la mort, de se retrouver avec ceux qu'elles ont perdu. Peut-on dans ce cas parler de travail collectif de deuil où la dépression est une phase normale après la perte des êtres chers, le sujet passant par le déni, la dépression pour pouvoir enfin investir d'autres objets ? Sûrement, mais pas seulement, car les conditions qui régissent le travail normal du deuil manquent ici. Les pertes sont nombreuses, elles se sont produites sous le règne de la terreur, où aucune aide n'est venue leur porter secours, où elles étaient dans la sidération, l'impuissance et elles non plus n'ont pas pu protéger les leurs. Elles n'ont même pas pu leur assurer un enterrement digne, c'est-à-dire respectant les rites funéraires. Souvent, elles ont mis en terre des os. Ensuite, elles connaissent ceux qui ont tué les leurs, ce sont des voisins, des parents, des amis... Et le silence de tous : « les gens ne parlaient pas, ils avaient peur, on enterrait nos morts seules, les voisins avaient peur de venir aux enterrements ». On peut dire, ici, qu'il s'agit d'une catastrophe sociale et individuelle et qu'en tant que telle elle est à lire à l'intersection du psychologique et du social. Au sens où ce sont les fondements socioculturels, les croyances séculaires qui ont été attaqués.

Les psychanalystes latino-américains – et particulièrement argentins – ont osé franchir la barrière épistémologique qui institue la différence entre

le psychisme et le social (en posant que l'un et l'autre appartiennent à des disciplines différentes et relèvent, ce faisant, d'approches différentes) en estimant que le corpus psychanalytique pouvait être mis à contribution pour éclairer les situations de catastrophe sociale. C'est ainsi qu'en évoquant ce qui s'est passé sous le règne de la dictature de la junte militaire en Argentine ils parlent « des comportements de soumission, du démon du consentement qui par usure promeut la figure d'un pouvoir tout puissant, archaïque et cruel qui ont pour corollaire la passivité, la détérioration de la capacité de juger, la perturbation de la genèse des idéaux et des croyances » (Vignar cité par J.E. Estone, 2001). Cette citation s'applique tout à fait aux comportements des voisins, des personnes ayant vécu sous le règne de la terreur.

La littérature spécialisée a tendance à intégrer tous les individus ayant vécu des événements traumatiques sous la catégorie nosographique : post-traumatic stress disorder (PTSD) ou, en français état de stress post-traumatique. Hormis le fait que les événements traumatogènes ne sont pas toujours traumatiques, les individus ayant vécu ce type d'événement peuvent développer différents troubles psychiques, somatiques.

En ce qui concerne les femmes du groupe, je dirai, qu'elles se situent dans une lignée narcissique et qu'elles sont guettées par un effondrement psychique. Il ne s'agit pas uniquement de la perte d'un objet métabolisable par introjection (dans le cas du deuil) ou incorporation (dans le cas de la mélancolie) mais d'un éprouvé d'anéantissement, d'agonie psychique du sujet lui-même. Ce dernier est de plusieurs ordres : la perte du sentiment d'invulnérabilité ou d'immortalité au sens où la mort, n'est plus de l'ordre du fantasme mais de l'ordre de la réalité, la perte de la confiance dans les communautés de vie : ce sont les voisins, les cousins... qui sont les agresseurs ; la perte de sens : Pourquoi c'est arrivé ? Pourquoi mes enfants ? Qu'est-ce qui a engendré la haine et la violence ? Quelles étaient les visées des terroristes ? En temps normal les individus et la communauté disposent de sens dont la fonction est sociale et qui rend l'environnement intelligible, compréhensible. La place des parents, des enfants, des frères et des sœurs, des voisins... était définie et leurs relations obéissaient à des règles intériorisées et actualisées par tous. La catastrophe sociale a introduit le désenchantement et le désordre dans le monde et détruit ce que R. Kaës appelle la communauté de droit qui s'origine dans l'interdit de l'inceste et l'interdit du meurtre. Nous savons que ces interdits interviennent au niveau de la structuration du psychisme du petit d'homme et dans

l'espace psychique des groupes sociaux dans la mesure où c'est là que s'institue le légal et l'illégal, le délit et sa sanction.

— La fissure

La recherche du sens qui peut induire la fusion, le clivage, la projection ne résiste pas toujours. Le mauvais peut se trouver à l'intérieur de soi. C'est ainsi qu'on dira « le sang des arabes est mauvais », « la France n'a pas fait ce que les Arabes ont fait ». Dans *a'rk el hor* il y a *a'rk el mor* (amer, triste, pour la traduction en arabe classique, pour l'arabe algérien *a'rk el mor* peut être traduit par celui par lequel les malheurs arrivent : on dit des enfants « morine », des enfants qui ne respectent pas leurs parents, qui ont des comportements délictueux, qui rendent leurs parents malheureux...). Cette épreuve de la réalité n'apaise pas, elle mobilise les peurs, les terroristes sont partout : ils sont dans les administrations, dans le voisinage, dans la rue...

Le jour où des membres du groupe ont rencontré la mère d'un terroriste dans la salle d'attente, elles sont reparties, sans assister à la séance' très en colère contre nous (les psychologues, le personnel, l'association) et en déclarant qu'elles ne pouvaient pas partager les mêmes lieux qu'eux. A la séance suivante nous avons été interpellées par les femmes du groupe pour nous définir : Avec qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Il y a ici l'idée que nous mélangeons le pur et l'impur.

Des absences prolongées de certaines femmes ont été vécues comme une trahison, comme une fissure de l'idéal commun du groupe : c'est ainsi qu'on remet en cause leur pureté : « M^{me} K. dit qu'elle est pure alors que ses enfants étaient avec le F.I.S. avant qu'on n'assassine leur frère.

« M^{me} R. dit qu'elle ne supporte pas les familles de terroristes alors qu'avant qu'on enlève son frère ils étaient tous avec le F.I.S.

« Qui dit que son mari n'est pas terroriste (en parlant d'une femme, membre du groupe, et absente ce jour-là) c'est pour cela qu'elle ne veut pas aller voir le procureur, il est peut-être au maquis ».

Au cours de ces séances où les terroristes sont partout, il arrive que les femmes nous mettent en garde contre tous, même le gardien du centre est suspect : « qui sait, disent-elles, en ces temps, il faut se méfier de tous ». Elles se mettent à parler doucement, de peur d'être entendu par le personnel du centre.

Ce sont là des moments où l'angoisse est très forte où rien ne peut rassurer, ni le groupe, ni « *el hokouma* qui ne fait pas de différence entre les bons et les mauvais, le pur et l'impur et maintenant qu'elle leur pardonne qui est coupable qui est victime ? ».

Cela rappelle qu'au temps du terrorisme : « *el hokouma* les a abandonnés et elles ne savaient pas à qui se fier puisque des policiers pouvaient être *irhabis* ». D'où la méfiance actuelle et le brouillage de sens dans lequel elles vivent : qui est qui ? Et qui sommes-nous ? Coupables ? Victimes ? » « Eux (en parlant des parents des *irhab*) ne pleurent pas, ils disent nos enfants sont morts moudjahidin, ils sont morts pour *el hak* et nous nos enfants sont morts pourquoi ? nous avons été mahgourine⁷ ».

Si le groupe n'est plus contenant, si le partage entre ses membres devient difficile, voire impossible car les terroristes peuvent y participer, s'il est difficile de trouver des réponses à ses questions, c'est tout l'environnement physique qui est dangereux : « Ouled Allel est une ogresse qui a dévoré tous ses enfants ». Au-delà, c'est tout le pays qui perd ses capacités d'identification et de contenance : « le pays est troué, c'est un pays qui n'aime pas ses enfants, si j'avais des papiers j'irais dans un autre pays, il ne reste plus rien dans ce pays, pas de religion, pas de morale, pas de hak ».

Cette injustice (*hogra*, *dholm*, pour reprendre les expressions des femmes elles-mêmes) dont on a été victime ne peut rester impunie, ne peut être oubliée. « Nos enfants ne doivent pas fréquenter les mêmes lieux qu'eux, nos enfants vont se venger, leurs enfants sont comme eux, ce sont les héritiers de leurs parents ». En fait nous sommes encore dans le transgénérationnel mortifère : les fils de harka ont tué, leurs enfants sont comme eux et nos enfants vont à leur tour se faire justice.

Mais cette expression de l'agressivité fait peur, elle est angoissante car elle peut faire retour sur soi par le biais de l'identification projective comme elle ouvre les portes d'une violence sans fin... Elle se tempère par le retour à la pureté : « il ne faut pas faire comme eux sinon on devient comme eux, il faut la justice ». Il y a là une peur de la violence que l'on porte en soi et pour ne pas y succomber on refuse l'identification à l'agresseur et on réclame la régulation de la violence par le recours à un tiers : la justice.

7. Mahgourine : de *hogra*, terme difficile à traduire qui signifie tour à tour oppression, injustice, humiliation.

Le poids de la réalité extérieure

Après *Les Etudes sur l'Hystérie* (1895) Freud a abandonné la thèse de la neurotica pour se tourner vers une causalité psychique. Les troubles psychiques sont rapportés aux premières années de la vie de l'enfant, aux relations avec la mère, à la vie pulsionnelle, au désir et à la défense... En fait avant la deuxième guerre mondiale le traumatisme est sexuel et il se déroule en deux temps, le temps de l'événement et le temps de l'après coup. Avec la névrose traumatique Freud va considérer le traumatisme dans une dimension strictement économique : C'est une effraction du pare excitation. Là aussi, l'événement, la réalité extérieure est sous-estimée, voire ignorée. Or, chez les traumatisés nous sommes surtout du côté de la réalité, de l'hyper-réalité (Vignar cité par J.E.Tesone, *op.,cit*) et de l'actuel.

Les souffrances exprimées par les victimes ne sont pas des souffrances privées déterminées par une histoire singulière qui les rattachent à une genèse structurée autour des conflits psychiques, de la sexualité et des motions pulsionnelles, nous dirons plutôt qu'elles relèvent d'une histoire collective bien qu'elles s'inscrivent toujours dans une histoire singulière et c'est la raison pour laquelle les victimes interpellent la communauté pour dire *elhak* (la loi, la justice, le droit), pour appliquer *elhak* et pour donner *elhak*. Le psychologue dans ce cas n'est pas l'interlocuteur privilégié, il n'est pas ce tiers qui peut opérer une séparation structurante entre les victimes et leurs agresseurs, d'autres acteurs sociaux, des institutions doivent énoncer La Loi et leur permettre à elles, à leurs enfants et à toute la société de donner sens à une décennie sanglante où des centaines de milliers d'algériens ont trouvé la mort.

En attendant, elles bricolent des « théories » qui sont utiles pour un temps mais pas pour longtemps car celles qui ont été présentées plus haut sont éphémères, elles ne résistent pas à l'épreuve de réalité, puisqu'elles finissent par dire : « nous connaissons les assassins ».

Mouvements transférentiels et contre-transférentiels

Mais qu'avons-nous fait en tant que psychologues ? Nous pensons avoir eu une fonction de contenance, une sorte de holding, mais avoir également contribué quelque peu à un travail de transformation psychique en mettant en lien des choses, en proposant une interprétation... et tout le temps qu'a duré le groupe une écoute qui pouvait tout entendre, toutes les horreurs.

Nous avons aussi été le siège de tous les malentendus :

- tantôt sommées de prendre position : nous définir, définir nos alliances : sommes-nous avec elles ou avec les autres ?
- tantôt sollicitées pour intervenir dans la réalité et (réduites de ce fait à l'impuissance : à quoi peuvent servir les psychologues si elles ne sont pas capables d'aider à la résolution de problèmes concrets. On nous dira, par exemple, « vous devriez louer un bus et emmener toutes les victimes de terrorisme chez le ministre pour manifester ou encore vous devriez nous procurer des tentes et on s'installerait devant la mairie avec nos enfants pour avoir nos droits ».

De notre côté, il fallait être garant des limites spatio-temporelles, de la permanence du cadre et de notre permanence : tout écouter, sans faire comme les autres qui leur demandent d'oublier et sans s'effondrer. Et s'obliger à rester dans cette place, ni trop dedans, ni tout à fait en dehors, s'interdire justement – par trop d'empathie – à intervenir dans la réalité.

Cette place a été difficile à maintenir : nous aussi nous étions renvoyées à une totale impuissance, à des états dépressifs par identification aux membres du groupe.

Cependant le fait qu'on soit deux a permis de se sentir soutenu dans les phases difficiles, de pouvoir élaborer dans l'après-coup, une réflexion clinique et théorique. Ce travail à deux peut être aussi une mesure de protection contre la contamination traumatique qui, lorsqu'elle advient ne permet plus aucune distance et ne peut que nuire au travail psychologique. Bien entendu, il ne s'agit pas de s'enfermer dans une écoute de neutralité bienveillante mais de proposer un espace et une écoute qui, par leur spécificité, peuvent aider au dégagement, à la transformation psychique et à la reprise des investissements libidinaux.

Conclusion

Le groupe a duré deux ans et demi. Progressivement il y a eu renoncement à la toute – puissance, à l'illusion groupale, dans le même temps, il y a eu désinvestissement de l'espace groupal. Le groupe a permis de parler, d'exhumer les morts, de reconnaître que le mal est en soi, qu'il peut engendrer de la violence par l'introjection des mauvais objets projetés.

Par ailleurs, une solidarité s'est instaurée entre les membres du groupe, une entraide s'est établie en dehors du groupe. Les femmes se rencontrent en dehors du groupe, elles vont ensemble pour régler leurs

problèmes administratifs, elles se rendent visite, elles s'enquièrent des unes et des autres... Vont-elles mieux que les premiers moments de notre rencontre ? Nous nous permettons de le croire en ajoutant que c'est grâce à l'aide apportée par tout le personnel du centre(sociale, juridique... et psychologique).

Mais au-delà, et c'est ce qui a scandé pratiquement toutes les séances, c'est la recherche de la reconnaissance sociale par les victimes, qui est seule à même de restaurer les repères identificatoires de la collectivité, sa continuité narcissique et historique affectées par la violence extrême et la loi du meurtre.

BIBLIOGRAPHIE

- Bouatta C (2002) : Actualité et destins du traumatisme en Algérie. *Revue Francophone du Stress et du Trauma*, Princeps, Paris, n°2.
- Bouatta C. (2003) : La pratique psychologique au temps du trauma, *NAQD*, Alger, n°18.
- Freud S. (1969) : Les théories sexuelles infantiles in *La vie sexuelle*, Paris, Puf.
- Freud S., J.Breuer (1895) : *Etudes sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1967.
- Kaës R. & coll (1989) : *Violence d'Etat et psychanalyse*, Paris, Dunod.
- Rouchy J.C. (1998) : *Le groupe, espace analytique*, Paris Erès.
- Tesone J.E(2001). : Revista de psicoanalysis, T. LVI, n°4, in NRF : *Courants de la psychanalyse contemporaine*, Paris, Puf.